

Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

14/11/2007

Entre grammatologie et psychanalyse : la problématique freudienne de l'archive selon Derrida

« Qu'est-ce que ça s'archive !

Ce n'est pas une question. C'est encore une exclamation, un point d'exclamation, un peu suspendu parce qu'il est toujours difficile de savoir si ça s'archive, ce qui s'archive, comment ça s'archive, la trace qui n'arrive qu'à s'effacer, au-delà de l'alternative de la présence et de l'absence. »

(J. Derrida, « Pour l'amour de Lacan », in *Lacan avec les philosophes*, éd. Albin-Michel, 1991, p. 400)

Toute l'œuvre de Derrida est jalonnée de réflexions consacrées à la psychanalyse, dont les démarches, et principalement les démarches textuelles, l'ont continûment intéressé, ce qui l'a amené à entretenir avec elle une certaine proximité, exempte toutefois de complaisance et de connivence. Une grande partie de ces réflexions, de « Freud et la scène de l'écriture » (1966) à *Mal d'archives – Impressions freudiennes* (1995), sont ordonnées autour de la problématique de l'archive, qui, si elle a quelques références chez Freud, ne constitue cependant pas de manière déclarée un pôle central d'investigation et de réflexion pour ce dernier. En recomposant le discours de la psychanalyse à partir de ce thème, dont les implications sont largement métaphoriques, et qui ne présente pas en conséquence une valeur conceptuelle, ce qui est loin de constituer à ses yeux un inconvénient, Derrida en a donc pour une part déplacé les enjeux, ou du moins il les a placés sous un éclairage indirect qui en fait ressortir des aspects inattendus : ce qu'il a fait, non en vue de proposer une interprétation de la psychanalyse freudienne qui en délivrât l'ultime vérité, mais plutôt afin de permettre au processus de déconstruction qui est à l'œuvre dans son discours, et que dissimulent ses prétentions scientifiées, de se poursuivre en manifestant au grand jour les tensions qui l'animent de l'intérieur. On est ainsi conduit à poser la question : qu'est-ce que Derrida a fait à la psychanalyse, jusqu'à quel point en a-t-il reconfiguré l'allure globale, en choisissant de la confronter au problème de l'archive, auquel il a fait jouer, à son égard, le rôle d'un révélateur ?

Pour commencer, avant même d'en venir aux commentaires que Derrida a élaborés à partir de ce thème, proposons quelques considérations au sujet du mot, de l'idée et de la chose « archive ».

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que le terme est d'abord entré dans l'usage sous la forme du pluriel « les archives », celle qui, aujourd'hui encore est la seule recensée dans la plupart des dictionnaires : le substantif « archive » n'a été employé au singulier qu'assez récemment, principalement d'ailleurs sous l'initiative de philosophes comme Foucault ou Derrida qui ont été amenés par la logique de leur démarche à soulever le problème de l'archive comme fait de société ou de culture relevant d'une approche à caractère global qui permette de confronter ce fait à ses conditions de possibilité. Or, que la réalité de l'archive ait d'abord été plurielle, et que l'archive n'existe au singulier que pour une pensée qui l'interroge sur ses présupposés, n'est pas dénué de signification. Le fait de recueillir des archives en un même lieu, lui-même le plus souvent désigné par le même mot « Les archives », qui nomme ainsi à la fois le contenant et le contenu de la chose, montre que cette opération obéit à une

intention conservatoire ayant pour but de constituer un fonds d'archives, intention à laquelle sa mise en œuvre confère un caractère unificateur, qui cependant laisse subsister le caractère réellement pluriel de la matière qu'il maintient rassemblée en tâchant de préserver sa dynamique expansive, celle d'un fonds ayant pour vocation essentielle de s'enrichir. Mieux, cette opération organise cette pluralité, que d'une certaine manière elle produit par son activité propre, en soumettant les éléments placés sous sa garde à un classement, complexe à la fois sur le plan de son principe et sa réalisation matérielle, qui se confronte en premier lieu à des problèmes de localisation : la diversité de ces éléments est ainsi structurée, en fonction de choix autant que possible raisonnés, qui assignent aux différentes archives leur destination, ou du moins leur place supposée, ce qui permet, lorsque le besoin s'en fait sentir, de retrouver telle ou telle de ces archives là où elle doit être, si du moins elle n'a pas été détruite ou égarée, du simple fait de n'avoir pas été correctement rangée. Cette matérialité multiple de l'archive, qui révèle qu'elle obéit à un double mouvement de concentration et de dispersion ou de répartition, indique d'emblée qu'elle est articulée à une problématique dont les enjeux sont principalement topiques : une archive ordonne essentiellement des emplacements, et elle se présente comme un dispositif qui distribue entre divers lieux des matières, quelles qu'en soient l'origine ou la nature, au lieu de les garder en vrac, à égalité et sur un même plan, sans faire la différence entre elles ; en instaurant ce cloisonnement, elle se donne du même coup les moyens de contrôler la communication des « pièces » dont elle a la garde, communication qu'elle soumet à des restrictions soigneusement modulées. Le labyrinthe archival est d'une extraordinaire complexité : avec ses couloirs dérobés, ses portes secrètes, ses réserves inaccessibles, ses recoins mystérieux, ses « fantômes », il tient à la fois de la bibliothèque bourgeoise et du château à la Kafka. A partir de là, on commence à comprendre comment l'archive peut être prise pour métaphore de l'appareil psychique, lui-même présenté comme une machine à archiver qui conserve des impressions, donc institue, voire même officialise, une mémoire de ce qui lui est arrivé, en effectuant de manière consciente ou non un tri entre ces événements, dont il série les traces de manière à les garder autant que possible en place : ce à quoi il parvient d'une manière qui, étant tout sauf automatique, est sans succès garanti, et n'exclut pas les risques de dérapage, ce qui nourrit toutes sortes de tensions virtuelles qui en minent souterrainement le fonctionnement. Ce sont ces risques de dérapage et ces tensions que Derrida évoquera de façon imagée lorsqu'il soutiendra, contre Lacan, qu'une lettre peut toujours ne pas arriver à destination, dans le cadre propre à des archives dont les rangements, et plus généralement les « ordres », sont susceptibles en permanence d'être perturbés.

D'autres renseignements intéressants sont fournis par l'étymologie du mot « archive », qui s'est formé à l'époque médiévale à partir d'un emprunt du bas latin au grec tardif « *arkhéia* », pluriel neutre qui avait pris le sens de « lieu où on conserve des documents officiels », la valeur initiale du singulier « *arkhéion* » étant « résidence des hauts magistrats de la cité », de « *arkhé* » qui signifie « autorité » (ces renseignements ont été repris au dictionnaire étymologique Robert de la langue française). Le phénomène de l'archive, présent dès la plus haute Antiquité, on pourrait même considérer qu'il constitue le fait social par excellence, dans la mesure où il se retrouve à la base de toutes les sociétés historiques, qui, pour s'inscrire dans l'histoire, ont eu besoin de se constituer des archives, et de former des clercs spécialisés dans leur garde, est d'emblée articulé à l'existence d'un système de commandement, incarné dans des autorités haut placées : pas d'archive sans hiérarchie, ou, dirait peut-être Derrida, sans « hiérarchie ». La topique dont nous venons de parler s'ordonne donc selon un axe vertical de référence haut/bas, supérieur/inférieur, et, serions-nous tentés de dire, sacré/profane, ou ciel/terre. C'est cette idée que Derrida reprend lorsqu'il parle du « principe archontique » de l'archive : l'ordonnement que celle-ci met en place, en classant ses matières, suppose un ordre, au sens d'un commandement qui appelle obéissance, en référence à une loi à laquelle il faut se soumettre, obligation de droit qui, cependant, ne se

traduit pas mécaniquement à l'identique dans les faits, mais s'ouvre sur des perspectives indéfinies de manquement et de transgression. L'archive fait loi, sur la base d'une autorité : mais, comme toute autorité, celle-ci suscite des résistances, qui peuvent à tout moment en troubler le jeu. Pour reprendre la formule imagée utilisée précédemment, lorsque Lacan affirme, en conclusion de son Séminaire sur *La lettre volée*, qu'une lettre arrive toujours à destination, il replace son propos directement dans le sillage de la loi et du principe archontique que celle-ci suppose, et il laisse entendre que l'obligation qui dérive de la loi doit toujours être respectée, en un sens qui n'est pas sans rappeler l'impératif kantien : « tu dois, donc tu peux, donc tu ne peux pas ne pas vouloir, donc tu dois vouloir », et ceci pour nul autre motif que le respect de la forme pure de l'obligation, qui constitue la loi du signifiant, l'unique loi dont il soit justiciable. Mais si, comme le soutient Derrida, une lettre peut toujours ne pas arriver à destination, c'est que le mécanisme archontique de l'archive laisse place à des ratées, à des accidents, qui l'écartent de la voie normale, au grand scandale des bien-pensants dont Lacan, à son insu ou non, s'est fait le porte-parole lorsqu'il a conféré une valeur indépassable au principe formel de l'obligation, clé de l'ordre symbolique, qui, du fait qu'il exige dans l'absolu, exclut toute possibilité de négociation et de compromis, et que, en conséquence, son formalisme préserverait *a priori* contre toute menace de transgression ou d'altération.

Une autre information peut être retirée de l'examen de la réalité concrète de l'archive appréhendée dans sa mise en œuvre expérimentale : celle-ci ne retient dans son ordre que de l'archivable, c'est-à-dire des dossiers refermés, correspondant comme on dit à des affaires classées, dont le contenu est considéré comme appartenant définitivement au passé, ce qui n'empêche cependant qu'il puisse refaire surface à un moment ou à un autre, lorsque la règle de l'archive est levée, - on dit alors d'un dossier qu'il est déclassifié -, ou a cessé d'être respectée ; l'histoire est remplie d'affaires classées, ou placées au secret, comme par exemple le secret défense, en principe le mieux gardé, qui cependant reviennent inopinément au grand jour, sous l'effet d'initiatives malencontreuses ou malintentionnées qui viennent déranger le bel ordre de l'archive, en conjuguant à nouveau au présent ce qu'elle avait rejeté dans les limbes du passé révolu, et éventuellement rangé dans un lieu interdit afin qu'on n'en entende plus parler ; de manière générale, ouvrir des archives est une opération qui est tout sauf innocente et neutre : elle implique des délais, et peut être indéfiniment différée. En ce sens, le refoulement et la censure, phénomènes psychiques dont la psychanalyse a été la première à déceler l'importance, se présentent bien comme des phénomènes d'archive, qui transposent la répartition entre haut et bas précédemment évoquée en une nouvelle relation, non plus spatiale mais temporelle, passant entre le périmé (ou ce qui est censé l'être, du fait d'avoir été rejeté définitivement dans le passé) et l'actuel (c'est-à-dire ce qui occupe, au présent, la conscience, parce qu'il est reconnu digne et en conséquence autorisé de le faire). Archiver, ce serait entériner le principe selon lequel, entre le présent vivant de ce qui n'est pas encore en état d'être archivé et le passé mort de l'archivable et de l'archivé, passe ou doit passer une limite nettement tracée : mais ceci n'empêche que, comme toute frontière, celle-ci soit la proie de contrebandiers et de fraudeurs qui s'ingénient à passer en douce les barrières réputées les plus infranchissables ; ce qui, sur le plan propre à la vie psychique, correspond à la réalité des symptômes ou des rêves, qui expriment à leur manière ce que, en raison de son contenu explosif, il ne faudrait surtout pas dire en clair, et qui cependant trouve le moyen de se frayer un accès détourné au grand jour de l'actualité présente. Et alors, c'est le cas de dire, en reprenant l'adresse envoyée par Hamlet au fantôme de son père, lui aussi ressurgi d'un passé en principe mort et enterré, donc définitivement révolu : bien creusé, vieille taupe !

Enfin, ultime remarque pouvant être présentée au sujet de la réalité de l'archive, de nombreux historiens, de Jules Michelet à Arlette Farge, ont exalté le « goût de l'archive », en rapport avec le plaisir inouï, et foncièrement ambigu, que suscite la capacité de reconstituer

un événement à partir de ses traces ressurgies inopinément d'entre les pages jaunies d'un dossier d'archive dont le secret n'avait jamais encore été violé : ces traces permettent d'entretenir avec l'événement en question un rapport indirect, sur fond de présence-absence, - il est là bien qu'il ne soit plus là -, ce qui entretient le sentiment d'inquiétante étrangeté propre à l'opération nostalgique de résurrection du passé, qui perturbe l'ordre normal des temps en restituant au passé une nouvelle forme de présence et d'actualité. En ce sens, toutes les anamnèses mentales sont, à leur manière, des opérations d'historien, qui restaurent une liaison avec ce qu'on croyait définitivement perdu, et qui cependant subsiste en marge de la conscience claire, dans les profondeurs fantomatiques de l'oubli, un oubli qui, sous certaines conditions, peut être levé, au moins partiellement.

À partir de ces brèves indications, nous pouvons à présent revenir sur quelques-uns des textes que Derrida a consacrés à l'archive freudienne, au double sens de ce qui a été recensé et classé sous la rubrique « psychanalyse », qui désigne un corps de doctrine avéré, en principe unifié, donc une archive spécifique, et de ce que les écrits de Freud ont à nous apprendre au sujet du phénomène de l'archive, qui, selon la perspective adoptée par Derrida, se tiendrait constamment à l'arrière-plan de leur propos déclaré.

L'appareil psychique, avons-nous dit, serait comme une machine à archiver, autrement dit un dispositif adapté à la nécessité de stocker des informations, ce qu'on appelle couramment une « mémoire ». Mais cette mémoire, pour autant qu'elle est celle d'une archive, n'est pas une mémoire comme les autres, c'est-à-dire une simple fonction technique d'enregistrement ayant uniquement pour programme de garder en l'état des traces de ce qui a eu lieu. Avoir lieu ou avoir eu lieu au sens de ce que conserve la trace, c'est être arrivé ; mais c'est aussi simultanément avoir lieu, au sens de se donner son lieu ou chercher son lieu, au prix de tout un travail de frayage, dont les résultats ne sont pas d'avance garantis ; ce travail est indissociable de l'opération de la trace, qui n'est donc pas une simple marque, correspondant à une conservation passive, mais un véritable acte mental qui, en le reproduisant, contribue à la production de ce qu'il conserve, précisément en lui donnant lieu, en lui faisant avoir un lieu, celui-là et non un autre, d'une manière qui n'est cependant pas définitive :

« On ne doit donc pas dire que le frayage sans la différence ne suffit pas à la mémoire ; il faut préciser qu'il n'y a pas de frayage pur sans différence. La trace comme mémoire n'est pas un frayage pur qu'on pourrait toujours récupérer comme présence simple, c'est la différence insaisissable et invisible entre les frayages. On sait donc déjà que la vie psychique n'est ni la transparence du sens ni l'opacité de la force mais la différence dans le travail des forces. » (« Freud et la scène de l'écriture », in *L'écriture et la différence*, éd. du Seuil, 1967, p. 299)

Et, pour afficher au grand jour, les références sur lesquelles s'appuie sa lecture de Freud, Derrida ajoute : « Nietzsche le disait bien »

La formule « appareil psychique », elle-même métaphorique, et qui évoque la représentation d'une mécanique rigide, ne doit donc pas tromper. L'archive ne fonctionne pas comme caisse enregistreuse qui ferait automatiquement le tri entre actif et passif, entre ce qui est à mettre au crédit ou au débit des sommes totalisées. Une trentaine d'années après « Freud et la scène de l'écriture », Derrida reprendra ce point de vue pratiquement à l'identique :

« L'archive comme impression, écriture, prothèse ou technique hypnomnésique en général, ce n'est pas seulement le lieu de stockage d'un contenu archivable *passé* qui existerait de toute façon tel que, sans elle, on croit encore qu'il fut ou qu'il aura été. Non, la structure technique de l'archive *archivante* détermine aussi la structure du contenu *archivable* dans son surgissement même et dans son rapport à l'avenir. L'archivage produit autant qu'elle enregistre l'évènement. » (*Mal d'archive – Une impression freudienne*, éd. Galilée, 1995, p. 34)

C'est pourquoi, comme l'expliquait déjà « Freud et la scène de l'écriture », l'archivage, qui conserve des traces, implique un travail de frayage qui va bien au-delà d'une opération de conservation. Il n'y a pas de trace sans frayage, et pas de frayage sans différence entre les frayages, ce qui correspond au travail de localisation dont l'archive assume la responsabilité, en effectuant un tri entre les impressions qu'elle conserve, auxquelles elle assigne des lieux distincts de conservation : elle est donc, plutôt qu'une mémoire, une hyper-mémoire qui, tout en gardant, élimine, ou du moins écarte, distancie, en introduisant de la différence ou de la ségrégation dans ce qui, au départ, se présente à elle sur un plan d'équivalence et que, suite à l'examen qu'elle lui fait subir, elle distribue sur des niveaux séparés ; c'est ce que Freud a entrepris de faire comprendre en construisant ses différentes topiques, à travers lesquelles il n'a cessé de configurer et de reconfigurer l'archive psychique en vue de mieux comprendre la logique de ses classements. Or, ce point est crucial pour Derrida, cette distribution ne se ramène pas au partage d'un espace préalable, espace originaire qui préexisterait à l'état nu à son occupation par diverses traces : car c'est le frayage par lequel ces traces sont inscrites dans un espace, et proprement « espacées », qui crée, en même temps que les diverses positions ainsi différenciées, l'espace global à l'intérieur duquel elles prennent place, une place qui est, peut-on dire, un effet de trace ou un effet d'archive.

Pour comprendre la nature de cet effet de trace, constitutif de la réalité mentale, c'est-à-dire de ce qu'on a pris l'habitude d'appeler l'esprit, il faut donc se placer, non dans la perspective du sens et de l'origine, c'est-à-dire du toujours déjà là, mais dans celle où espace et temporalité se nouent, de telle manière que toute production y est déjà une reproduction : au regard de l'hyper-mémoire qu'est l'archive psychique, l'événement n'est pas antérieur à la trace qui en conserve le souvenir, et ainsi le perpétue, mais, d'emblée, il est souvenir, souvenir de souvenir, trace de trace, dans la mesure où il ne fait que repasser indéfiniment sur des chemins déjà tracés où il introduit son imperceptible faille, qui, de proche en proche, contamine toute la chaîne et en remet en cause les précaires équilibres. Le passage précédemment cité de « Freud et la scène de l'écriture » évoquait « la différence insaisissable et invisible entre les frayages » : cette différence insaisissable et invisible, c'est la « différance » avec un a, au sens propre du verbe « différer », qui évoque une rétention temporelle, un retard, une relégation, dont le mode de déploiement n'est donc pas simplement spatial, conformément à la manière dont différentes sortes d'engrenages coexistent de façon simultanée à l'intérieur du plan d'une machine, plan qui lui-même préexiste sous une forme préfabriquée à la construction de la machine et la conditionne. La différance, c'est la différence dans la différence, ou c'est le temps qui noyauté l'espace et fait que celui-ci n'est pas seulement une juxtaposition de lieux vides, une rigide structure d'accueil dont les enchaînements n'auraient pas à être renégociés au coup par coup, sous le choc de l'événement et de ses aléas, et des investissements énergétiques que ceux-ci requièrent. À l'égard de la linéarité de la succession temporelle, la différance effectue en conséquence une torsion : celle-ci fait que le passé n'est jamais derrière nous, définitivement enterré ; mais, rien ne l'empêchant absolument de « revenir », il se trouve aussi projeté au devant de nous, et constitue ainsi notre avenir, ou du moins une dimension ouverte de celui-ci, ce qui veut dire que ce passé s'offre à être, non seulement revécu à l'identique, mais comme réinventé à de nouveaux frais ; en effet, entrée dans l'ordre de l'archive, une pièce n'est jamais condamnée à y rester pour toujours enfermée : cependant, si elle en ressort, ce n'est pas fatalement telle qu'elle y était entrée, mais sous une forme inédite et imprévisible, résultant d'une nouvelle opération de frayage.

Les séquences que l'appareil psychique archive, d'une manière qui n'est pas définitive, mais doit être sans cesse reprise et réélaborée, disposent donc d'une relative mobilité, et lorsqu'elles se déplacent à l'intérieur du dispositif mis en place par cet appareil,

elles ne le font pas en se conservant à l'identique, comme le feraient des éléments soumis à une translation mécanique, mais elles doivent à chaque fois s'adapter à leur nouvelle position, ce qui suppose qu'elles soient remaniées en profondeur, ce qui est la condition de leur reproduction. Or, « tout commence par la reproduction » :

« Toujours déjà, c'est-à-dire dépôts d'un sens qui n'a jamais été présent, dont le présent signifié est toujours reconstitué à retardement, *nachträglich*, après coup, *supplémentairement* : *nachträglich* veut dire aussi *supplémentaire*. » (« Freud et la scène de l'écriture », p. 314)

L'archive psychique, qui n'est pas un simple répertoire dont les éléments mis à plat comme de simples notes consignées sur une page blanche seraient consultables et calculables à volonté, est entraînée dans une dynamique d'excès et de débordement qui en déstabilise en permanence l'économie globale :

« L'écriture psychique en général n'est pas le déplacement des significations dans la limpidité d'un espace immobile, prédonné, et la blanche neutralité d'un discours. D'un discours qui pourrait être chiffré sans cesser d'être diaphane. Ici l'énergie ne se laisse pas réduire et elle ne limite pas mais produit le sens. » (id., p. 316).

Le dispositif n'est pas une structure d'accueil et de légitimation pour des sens qui lui préexisteraient, mais c'est lui-même qui fait sens, au pluriel du mot sens, ce qu'il effectue en situation, donc dans des conjonctures spatio-temporelles qui font basculer l'un dans l'autre sens et non-sens dans l'ouverture béante créée par la diversité, et éventuellement la divergence, des sens.

Cela, Freud le donne à penser, sans lui-même le penser nettement dans une forme épurée de toute référence à la métaphysique de la présence, dont il reste encore pour une part prisonnier. C'est pourquoi, si l'on veut tirer complètement parti de ce que Derrida appelle « la trouée freudienne » (id., p. 337), il faut en pousser les acquis à la limite, en exacerbant les conséquences :

« Il faut donc radicaliser le concept freudien de trace et l'extraire de la métaphysique de la présence qui le retient encore (en particulier dans les concepts de conscience, inconscient, perception, mémoire, réalité, c'est-à-dire aussi de quelques autres). La trace est l'effacement de soi, de sa propre présence, elle est constituée par la menace ou l'angoisse de sa disparition irrémédiable, de la disparition de sa disparition. Une trace ineffaçable n'est pas une trace, c'est une présence pleine, une substance immobile et incorruptible, un fils de Dieu, un signe de la parousie et non une semence, c'est-à-dire un germe mortel. Cet effacement est la mort elle-même et c'est dans son horizon qu'il faut penser non seulement le « présent » mais aussi ce que Freud a sans doute cru être l'indélébile de certaines traces dans l'inconscient où « rien ne finit, rien ne passe, rien n'est oublié ». Cet effacement de la trace n'est pas seulement un accident qui peut se produire ici ou là, ni même la structure nécessaire d'une censure déterminée menaçant telle ou telle présence, elle est la structure même qui rend possible, comme mouvement de la temporalisation et comme auto-affection pure, quelque chose qu'on peut appeler le refoulement en général, la synthèse originaire du refoulement originaire et du refoulement « proprement dit » ou secondaire. » (« Freud et la scène de l'écriture », p. 339).

L'effacement de la trace, qui contrarie l'ordre de l'archive et témoigne de sa précarité, n'est donc pas un accident de parcours, une ratée du mécanisme d'enregistrement, accident ou ratée qui seraient en eux-mêmes privés de signification : mais il est consubstantiel à cet ordre, dont il corrompt les certitudes établies. L'archivage n'est pas une opération qui marche à tous les coups de façon conforme : au contraire, elle se confronte à tout moment à des paradoxes, à des apories, qui constituent sa matière propre. C'est pourquoi il y a « mal d'archive », et ceci d'une manière qui est tout sauf accidentelle. Archiver, cela ne va pas « sans mal », non seulement parce que c'est difficile, et en conséquence requiert des solutions techniques à des problèmes qui sont eux-mêmes techniques, mais parce que cela suppose un dol, une atteinte au principe même de la vie, qui remet en cause la détermination de ce qui est vital, et, comme nous allons le voir, atteste la présence de la mort au sein même de la vie.

On comprend alors que, ayant adopté le point de vue de l'archive, Derrida ait été conduit à privilégier dans l'œuvre immense de Freud certains textes, comme celui sur « L'inquiétante étrangeté », *Au-delà du principe de plaisir*, ou *Malaise dans la culture*, qui sont ceux dans lesquels est le plus tenu à distance et contesté le modèle mécaniciste vers lequel semble naturellement incliner la formule de « l'appareil psychique », dont la structure repose en principe sur une intention unificatrice excluant tout décalage et tout écart. Particulièrement éclairante à cet égard est la relecture de *Au-delà du principe de plaisir* présentée dans « Spéculer - Sur « Freud » », texte repris dans *La carte postale*.

Cette relecture se veut fidèle au principe d'une « écriture athétique » que Derrida découvre au cœur de la « spéculation » freudienne. Freud « spéculé », et en ce sens ne raisonne pas d'une manière démonstrative qui déboucherait sur la position de thèses revendiquées comme telles une fois fermement établies au terme de leur élaboration progressive, dans la mesure où, ce qui est une tout autre manière de procéder, il se déplace d'hypothèse en hypothèse, et ainsi avance, si on peut dire, à reculons, comme entraîné par un mouvement dont l'urgence s'impose à lui, mais qu'il ne maîtrise pas complètement, ce qui installe sa démarche dans un climat de fondamentale incertitude, et le conduit même à faire cet aveu sidérant : « Je ne sais pas jusqu'à quel point j'y crois. » (cité dans *La carte postale*, éd. Aubier-Flammarion, 1980, p. 404). Au cœur d'une telle démarche, se trouve donc le détour, qui, paradoxalement, conduit vers l'essentiel, celui-ci échappant au contraire à la voie directe. Est ainsi ouvert, difficilement, un accès aux secrets les mieux gardés de la réalité mentale, qui est elle-même constitutionnellement contournée et détournée, faite de « tropes », c'est-à-dire littéralement de « tours », dont les circonvolutions ne peuvent être réduites en étant ramenées sur un unique plan qui permettrait d'en simplifier les allures : si une écriture athétique est requise pour rendre compte des mystères de la vie psychique, c'est parce que cette vie psychique est elle-même athétique, irrésolue, instable, et non une fois pour toutes liée à un ordre qui en fixerait les nécessités en la confrontant à des alternatives nettement tranchées comme celle de la nature et de la culture, celle de l'objectivité et de la subjectivité, celle du périmé et du sanctionné, celle du positif et du négatif, celle de la vie et de la mort, ou toute autre de même farine. En laissant libre cours à l'équivoque et à l'ambiguïté lorsqu'il écrit *Au-delà du principe de plaisir*, Freud, du même coup, se donne les moyens de desserrer l'étau qui verrouille normalement le fonctionnement de l'appareil psychique, et il fait ainsi apparaître la profonde précarité de cet appareillage, système dont la rigueur structurelle repose sur le vide abyssal d'une réalité totalement déstructurée à laquelle, pour faire comprendre qu'elle échappe aux alternatives usuelles sur lesquelles nous nous reposons pour satisfaire notre désir thétique, et en un sens pathétique, de certitude, Derrida donne le nom improbable de « la vie la mort », en un seul mot si on peut dire. Par « la vie la mort », il faut entendre la présence fondamentale de la mort à la vie, à laquelle elle n'est en conséquence pas opposable frontalement, mais à laquelle elle est liée dans le cadre d'une relation d'altération qui n'implique pas opposition, ce qui a pour conséquence que la tension induite par cette relation ne peut être résolue mais s'offre à être indéfiniment reproduite sous des formes toujours nouvelles.

C'est sur cette base que Derrida retravaille l'hypothèse freudienne du refoulement, qui rend compte du fait qu'un plaisir puisse être vécu et perçu sur le mode du déplaisir, quelque chose d'impensable au point de vue de la saine raison. Or, - c'est là ce qui constitue le cœur de l'hypothèse « spéculative » -, lorsqu'il y a censure, c'est-à-dire lorsque le principe de plaisir délègue au principe de réalité le soin de le satisfaire en différant sa mise en œuvre directe, la souveraineté du principe de plaisir, qui s'ouvre ainsi à la perspective de son auto-limitation, ne se trouve nullement remise en cause, mais au contraire persiste à travers la figure caractéristique du détour, qui lui permet de se satisfaire sans se satisfaire, de se satisfaire de ne pas se satisfaire, déjouant ainsi les alternatives courantes qui se trouvent au

premier plan de la vie consciente. C'est pourquoi principe de plaisir et principe de réalité ne sont pas deux principes distincts et alternatifs, qui se feraient face dans le cadre de leur opposition, mais ils sont au fond un seul et même principe, qui, à tous les sens du mot, « joue » en se décalant par rapport à lui-même, et en faisant place sur le plan de sa mise en œuvre à de la « différence ». A ce jeu, Freud confère le caractère expérimental d'une observation contrôlée, en spéculant sur la fameuse affaire du *fort-da*, qui est précisément une histoire de différence, consistant à éloigner pour rapprocher, et à faire de l'effacement de la distinction entre présence et absence un jeu des plus amusants, quoique, si on y réfléchit bien, terrible en son fond, puisque ce qu'il fait remonter au jour n'est autre que cette réalité essentiellement anormale qu'est « la vie la mort », qui loge l'autre au cœur du même, ce que le seul philosophe à avoir osé penser ou commencer à penser a été Hegel, le théoricien de la négativité dialectique. Dans la bobine qu'il manipule en tirant le fil par lequel il la fait disparaître puis réapparaître, l'enfant, ce petit-fils dans lequel Freud s'est lui-même « re-vu » en personne, projette sa propre image, c'est-à-dire qu'il joue à se faire soi-même disparaître, à se supprimer, pour se donner le plaisir extrême de refaire surface, plaisir que le risque encouru a épicé d'une saveur aiguë, qui allie vicieusement plaisir et déplaisir, vie et mort, dont il apparaît alors qu'ils sont pour toujours appariés, ce qui est la leçon principale qu'on peut dégager de la thématique de la filiation et de la descendance, par lesquelles la vie se transmet, au risque de se perdre, comme une lettre qu'on met à la poste, et qu'il faut charger de tout un poids de recommandation pour être assuré qu'elle arrive à destination, ce qui cependant ne se produit pas fatalement à tous les coups.

Spéculer, c'est-à-dire avancer, ou plutôt reculer d'hypothèse en hypothèse dans la recherche d'une vérité qui se dérobe, et qui n'est que de se dérober, en reproduisant indéfiniment le geste qui la rapproche en l'éloignant, à moins que ce ne soit l'inverse, donc tirer ce bout de ficelle torsadée du *fort da*, comme le fait Freud lorsqu'il écrit *Au-delà du principe de plaisir*, c'est encore jouer à « la vie la mort », divertissement en un sens presque pascalien du terme, qui se réfère à l'action de « divertir », donc de détourner et de tordre, quoi ?, l'existence, dont le fil se déroule en se nouant, avance en reculant, le regard fixé à la fois vers l'avant et vers l'arrière, et s'orientant en fonction de l'avenir du passé qui est aussi le passé de l'avenir. Et lorsque Derrida relit le texte de Freud, se mettant en quelque sorte dans la peau du fils ou du petit-fils de Freud, il ne fait rien d'autre que rejouer lui-même à ce jeu paradoxal, en se laissant entraîner dans ses hésitations, ses débordements, ses excès, qui constituent le bougé de l'archive freudienne : car, cette archive, il serait vain de prétendre la dépouiller en restant étranger à son frémissement interne, donc sans prendre le risque de s'exposer soi-même au vide vertigineux qu'elle ouvre sous les pas de celui qui se fait le récepteur de son message, une lettre dont rien ne garantit absolument qu'elle doive parvenir à destination, ni que la destination à laquelle elle parvient soit effectivement « sa » destination. Du texte de Freud, Derrida écrit qu'il

« est travaillé par le démonique dont il dit parler et qui parle avant lui, comme il dit lui-même que parle le démonique, qu'il arrive en faisant retour, c'est-à-dire en précédant son arrivée (c'est-à-dire c'est-à-dire), en se précédant de son annonce auprès de qui tient lieu prêt pour sa revenue : comme une lettre, une carte postale, un contrat ou un testament qu'on s'envoie à soi-même avant de partir pour un long voyage, plus ou moins long, avec le risque toujours ouvert de mourir en route, en voie, avec l'espoir aussi que cela arrive et que le message fasse archive, voire monument indestructible de l'en-voie interrompu. Le document est chiffré, il restera secret si les « siens » meurent avant l'« auteur » de retour. Mais seront les « siens » tous ceux qui sauront déchiffrer et d'abord se constituer dans leur histoire par le testament de ce code. Qui sauront ou *croiront* savoir. » (*La carte postale*, p. 363-364)

Le message que Freud a envoyé, adressé, lorsqu'il a écrit *Au-delà du principe de plaisir*, il est de notre propre responsabilité qu'il fasse ou non archive, qu'il soit ou non

réceptionné et décacheté, et que lui soit assignée une place, étant de toutes façons exclu que cela se produise automatiquement, sans possibilité d'incertitude et d'écart, c'est-à-dire sans qu'intervienne quelque part, si infime qu'en soit la manifestation, une négativité. En d'autres termes, ce message adressé par Freud, message qui parle du refoulement, est toujours susceptible d'être lui-même refoulé, parce qu'il porte en son cœur la marque de ce dont il parle, ce qui est la clé de son impact, qui n'a rien à voir avec l'exposition d'une vérité objective susceptible d'être mise à plat et étalée, de façon thétique et non athétique, c'est-à-dire en dernière instance suspensive. De là, entre autres, les impasses du « retour à Freud », au sens d'une reprise ou d'une récupération à l'identique de ce qui s'apparenterait de la part de Freud et de ceux qui le suivent ou se recommandent de lui à la détention d'une vérité nue, sens originaire qui préexisterait aux conditions matérielles de sa réception et ne serait pas altéré par elles de manière récurrente. Derrida ne se propose pas de revenir à Freud, mais plutôt de rebondir à partir de lui, en relançant la dynamique torve de pensée qu'il a amorcée et qui se poursuit au-delà de lui, suivant un mouvement qui regarde à la fois vers l'arrière et vers l'avant.

Ce que Derrida appellera par la suite le « mal d'archive », c'est la possibilité du refoulement, qui est indissociable de toute opération de transmission et en grève les assurances et les espérances, qu'elle charge d'une dimension suspensive de doute. Or toutes les manifestations de la vie mentale se ramènent à des opérations de transmission effectuée dans de telles conditions. Ces opérations seraient soumises en dernière instance à l'autorité souveraine du principe de plaisir : mais cette soumission « en dernière instance » ne se ramène pas à une détermination univoque et rigide, qui en structure une fois pour toutes les effets, en faisant passer une frontière infranchissable entre ce qui vient du dehors et ce qui vient du dedans, entre ce qui vient avant et ce qui vient après, entre ce qui détient une valeur positive et ce qui détient une valeur négative, distinctions nettes qui n'ont de portée ainsi tranchée qu'au point de vue du système conscient et de ses certitudes avérées. En réalité, le principe de plaisir ne s'accomplit pas en allant droit devant soi vers la destination qu'il se promet, mais il ne trouve à se satisfaire qu'en revenant sur soi, en tirant simultanément vers l'arrière, ce que représente l'intervention de la pulsion de mort qui lui est consubstantielle bien qu'elle paraisse jouer contre lui. C'est ce qui explique que l'activité mentale présente un caractère transitionnel, transférentiel, qui lui ouvre la possibilité de remplir à la fois une fonction de conservation, donc de repli sur soi, et de dilapidation ou de dissémination, impliquant une ouverture sur l'extérieur. Tension et détente sont donc les deux allures indissociables auxquelles obéit le fonctionnement de l'appareil psychique, auquel il est interdit d'opter de manière définitive pour la voie de l'affirmation pure ou pour celle de la négation pure, à la concomitance paradoxale desquelles il ne peut se soustraire. C'est pourquoi, sur le plan de sa réalisation, le principe de plaisir se trouve investi par le mouvement d'une régression fondamentale qui le ramène en deçà de ses buts déclarés, vers un point libre de toute destination. Un spinoziste dirait que le psychisme n'est ni activité pure ni passivité pure, mais pris dans la tension entre les deux, à la fois passivité active, et activité passive, ce qui offre pour unique perspective et tâche à une « éthique » de négocier, dans des conditions données, entre la part d'activité et la part de passivité qui se disputent le champ de son exercice et, de toutes façons, ne peuvent être nettement départagées et séparées. C'est dans ce sens que Derrida s'oriente lorsqu'il écrit en marge de sa lecture de Freud :

« Le principe même du plaisir se manifesterait comme une sorte de contre-plaisir, bande contre bande qui vient limiter le plaisir pour le rendre possible. Tout se passe alors dans des différences de bandage. L'économie n'est pas générale. On entend souvent par là une économie simplement ouverte à une dépense absolue. Ici, jusque dans son effondrement ultime, l'économie serait stricturale. » (*La carte postale*, p. 426).

Entre rétention et consommation, entre conservation et dépense, entre possession et perte, la réalité psychique est, au sens fort du terme, « économique », parce qu'elle est soumise à la nécessité permanente de négocier entre les deux exigences alternatives auxquelles l'assujettit sa nature ambivalente de Janus, ayant pour seule assise « la vie la mort », donc ni la vie nue ni la mort pure, mais les deux à la fois entre lesquelles elle a à effectuer une liaison « stricturale », qui travaille sur les différences de bandages et de frayages :

« L'intensité déchaînée du principe de plaisir le détruirait aussitôt s'il ne se soumettait pas à la stricture modératrice, à la mesure même. Menace de mort : plus de principe du plaisir donc plus de différence modifiante en principe de réalité. Ce qu'on appelle la réalité n'est rien en dehors de cette loi de la différence. Elle en est un effet. La stricture produit le plaisir en le liant. » (*La carte postale*, p. 427).

Si l'appareil psychique rempli, comme nous l'avons supposé pour commencer, une fonction archivante, celle-ci ne consiste donc pas à appliquer mécaniquement une structure, la même toujours, qui permettrait d'imposer aux impressions et sollicitations venues du monde extérieur une règle d'ordonnement et de rangement définitive, au point de vue de laquelle les choses auraient leur place une fois pour toutes assignée : elle n'est pas structurante, mais « stricturante », c'est-à-dire obligée de négocier sans fin avec les problèmes insolubles que soulève sa confrontation avec « la vie la mort », une réalité tumultueuse que nul ordre symbolique, nul signifiant dominateur, nul phallus érigé et triomphant ne parviendra à discipliner à jamais. L'archive n'est pas une bibliothèque aux rayonnages bien rangés, répertoriés et étiquetés, mais un champ de lutte, pris dans la tension inexpiable entre ordre et désordre qui fait régner le bruit et la fureur, en démenti flagrant de toutes les certitudes acquises.

Revenons, pour conclure ces indications forcément sommaires, sur quelques aspects du dialogue que Derrida a entretenu avec Lacan, cet autre fils ou petit-fils de Freud, qui s'est déclaré son héritier légitime, comme s'il pouvait jamais y avoir d'héritage légitime procédant par transmission directe, c'est-à-dire par translation mécanique, sans acquis ni perte. Derrida s'est voulu, bien que tout à la limite l'oppose à lui, « juste avec Lacan », comme il s'est voulu « juste avec Freud ». Juste veut dire : non pas lié par une relation d'approbation fidèle, mais entretenant, dans la contestation, une relation d'ajustement, inévitablement agonistique, pour autant qu'ajuster, c'est calculer au plus juste cette relation dans le cadre propre à une économie stricturante.

Le texte « Le facteur de la vérité », qui, dans *La carte postale*, fait pendant à « Spéculer - sur Freud », montre à quelles sortes d'exigences est soumise cette opération d'ajustement. Derrida y explique lumineusement comment, dans sa lecture du conte de Poe « La lettre volée », dont il se sert comme d'une illustration à l'appui du déploiement d'une certaine vérité, ce qui n'est peut-être pas l'usage le plus pertinent qui puisse être fait de la fable, et plus généralement du mythe, Lacan, qui pas par hasard a placé cette lecture en exergue de l'ensemble de ses *Ecrits*, reste tiraillé entre deux orientations littéralement contradictoires : l'une le pousse à mettre en scène le primat du signifiant « lettre », en réfutation du privilège reconnu traditionnellement au sens signifié ; alors que l'autre, l'amène à réintroduire l'illusion sémantiste dans le cadre même du propos où cette illusion est prise à parti et dénoncée. En effet, désireux avant tout d'extraire de la fable son noyau de vérité, Lacan reste curieusement inattentif à l'écorce dont ce noyau est enveloppé, c'est-à-dire à toutes les particularités textuelles de la fable qu'il neutralise au bénéfice exclusif de ce qu'il considère être l'essentiel :

« Lacan exclut, sans jamais en souffler mot, la fiction textuelle à l'intérieur de laquelle il découpe la narration dite générale... Manque ici une élaboration du problème du cadre, de la signature et du *parergon*. Ce manque permet de reconstruire la scène du signifiant en signifié (processus toujours inévitable dans la

logique du signe), l'écriture en écrit, le texte en discours, plus précisément en dialogue « intersubjectif ». » (*La carte postale*, p. 459-460).

Autrement dit, Lacan traite le signifiant comme un signifié, et même, peut-on dire, il en fait le signifié par excellence, le signifié majeur, qui donne à la chaîne des signifiants son arrimage, son « point de capiton », pour reprendre le langage de Lacan. Ceci est la condition pour que soit affirmé le principe d'une « logique du signifiant », en vertu de laquelle chacun des éléments ordonnés par cette logique se trouve nécessairement archivé en place :

« Ce que le Séminaire tient à montrer finalement, c'est qu'il y a un seul trajet *propre* de la lettre qui retourne vers un lieu déterminé, toujours le même et qui est *le sien* ; et que si son sens (ce qui est écrit dans le billet en circulation) nous est (selon l'hypothèse dont la fragilité soutient pourtant toute la logique du Séminaire) indifférent et inconnu, le sens de la lettre et le sens de son trajet sont nécessaires, uniques, déterminables en vérité, voire comme la vérité. » (*La carte postale*, p. 465).

Ce qui intéresse Lacan dans l'histoire racontée par Poe, c'est le fait que, si une lettre, symbole de la Lettre en général, ne se trouve pas là où on s'attendrait à la trouver, donc proprement manque en place, comme ce peut être le cas d'un livre mal rangé dans une bibliothèque, où il a été éventuellement remplacé par un « fantôme » qui indique la présence de son absence, la place où cette « pièce » devrait être, **sa place** donc, elle, ne manque pas, ne fait pas défaut, ne se dérobe pas à la saisie qui la constitue, même inoccupée, en lieu de vérité : car si le signifiant entre en dérive, cette dérive n'est elle-même repérable, nommable, dénombrable, qu'en fonction du lien nécessaire, même s'il peut être accidentellement rompu, qu'il entretient originairement avec sa localisation, au sens où, selon Aristote, les corps tendent à retourner à leur lieu naturel dont ils n'ont été que provisoirement écartés. C'est pourquoi, diagnostique Derrida, il y a chez Lacan un procès d'idéalisation, voire même de sacralisation, du signifiant, qui tient justement au fait que lui soit fixé un lieu propre, un lieu légitime, dont il ne peut s'écarter qu'en bravant la loi, à travers un geste d'indiscipline qui confirme encore *a contrario* le caractère indépassable, indestructible, de la loi : lorsqu'une lettre s'égare ou est « en souffrance », elle témoigne, par son égarement et par la souffrance que celui-ci provoque, qu'elle ne peut être définitivement perdue, parce que la place où elle devrait se trouver l'attend, et précède, en son absence même, son retour, selon une démarche récurrente dont l'exposition abstraite serait celle du cercle herméneutique, lui-même transposition en termes philosophiques du message théologique : « Tu ne me chercherais si tu ne m'avais déjà trouvé ». De là le transcendantalisme phallogocentriste qui se tient à l'arrière-plan de l'affirmation de la logique du signifiant : ce transcendantalisme fait du phallus, non un signifiant partiel, un signifiant à côté des autres, mais le signifiant suprême, le plus naturel de tous, qui constitue en conséquence le signifié du signifiant, et en verrouille toute la chaîne.

Lacan est donc parfaitement cohérent avec lui-même lorsqu'il déclare : « Une lettre arrive toujours à destination », ce qui veut dire : « Une lettre doit toujours arriver à destination », lui étant impossible d'échapper à ce principe de destination qui la contraint dans l'absolu. Ce à quoi Derrida répond, non qu'une lettre n'arrive jamais à destination, - ce qui serait au fond le même propos retourné -, mais qu'elle peut toujours ne jamais arriver à destination, ce qui est la manière dont elle parvient à déjouer la règle de l'obligation, en spéculant sur l'alliance imprévue, improbable, entre « toujours » et « jamais ». Ni définitivement arrivé, ni définitivement perdu, le signifiant de la lettre est flottant, pris dans l'équivoque de la présence et de l'absence, qui lui confère une allure fantomatique, démonique, spectrale, indéfiniment remodelable. Au fond, il n'y a d'archive que de l'insaisissable, pris dans la tension entre ordre et chaos, entre règle et démesure, entre sens et non-sens, qui fait de « la vie la mort » l'élément dans lequel baignent toutes les opérations de l'appareil psychique.

Quelle leçon tirer de cette reprise de quelques thèses de la psychanalyse à la lumière de la problématique de l'archive ? Non une confirmation théorique de la validité de ces thèses, qui ne sont jamais que des hypothèses à la recherche d'un introuvable fondement, comme des

lettres qui peuvent toujours ne jamais arriver à destination, ni surtout réussir à valider la destination à laquelle elles parviennent comme étant leur « vraie » destination. La métaphore de l'archive est donc éclairante principalement en raison de sa valeur suspensive : elle introduit dans le discours de la psychanalyse une vacillation, une hésitation, qui la rend paradoxalement adéquate à la nature de son objet, l'esprit, cette archive hantée par un besoin d'ordre condamné à demeurer inassouvi, ce qui nourrit indéfiniment son mal d'archive. Il n'y a donc à attendre de la référence à l'archive aucun réconfort théorique, allant dans le sens d'une validation de tel ou tel résultat de l'analyse, mais plutôt des raisons de douter, ce qui est au fond la manière la plus efficace de pénétrer les méandres de l'archive et de prendre la mesure de leur labilité :

« Quant à l'archive, Freud ne serait jamais parvenu à former un concept digne de ce nom... « Archive » est seulement une *notion*, une impression associée à un mot et pour laquelle Freud et nous n'avons aucun concept... Telle serait ici l'une des thèses : il y a des raisons essentielles pour lesquelles un concept en formation reste toujours inadéquat à ce qu'il devrait être, divisé, disjoint entre deux forces. Et ce désajointement aurait un rapport nécessaire avec la structure de l'archivation. » (*Mal d'archive – Un impression freudienne*, éd. Galilée, 1995, p. 51-52)

©Pierre Macherey